Ami du Clergé du 28 janvier 1932

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Courtes instructions sur le Symbole. — II. La foi, 49.
Sur les Epitres du dimanche. — XV. 2e *Dim. de Carême :* La pureté, 50.
Carême sur la Prière. — VI. La prière en commun, 52. — VII. La prière dans la solitude, 55. — VIII. Pour qui prier, 56. — IX. Les effets de la prière, 59.
Sujets de circonstance. — Sermon en faveur de l'établissement d'un Patronage de jeunes gens, 62.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LE SYMBOLE

II

LA FOI

Mes frères,

Au cours de notre premier entretien, nous avons souvent prononcé le mot de « foi. » — Nous avons dit, en particulier, que c'est pour garder leur foi intacte que les martyrs de tous les temps ont offert leur vie. Les premiers mots du Symbole, « je crois, » nous amènent aujourd'hui à parler de la foi. *Qu'est-ce que la foi ? — Pourquoi s'impose-t-elle à nous ?— Quelles sont les vérités* auxquelles nous devons croire ? Voilà les trois questions que je me propose de résoudre.

I

Qu'est-ce que la foi ? Un exemple très simple va vous permettre de le comprendre. Un voyageur revient d'une ville éloignée où vous possédez de la famille. Il a visité les membres de votre famille et vous en apporte les nouvelles. Votre intelligence prend connaissance de ces renseignements ; par ailleurs elle vous assure que le voyageur en question est bien informé, puisqu'il a vu vos parents et conversé avec eux; vous savez aussi que ce témoin, étant une personne honorable et sérieuse, est incapable de vous tromper. Votre intelligence formule donc ce jugement : « Je puis croire à l'exactitude des détails rapportés. » Ne pas le faire, ce serait manquer d'égards envers le témoin et probablement vous exposer à manquer aussi à vos devoirs envers votre famille, devoirs qui vous sont dictés par les nouvelles reçues. A ce moment votre intelligence formule un second jugement : « Je dois croire à l'exactitude des faits rapportés. » Enfin votre volonté intervient pour commander l'acte de foi, car c'en est un, reconnu possible et obligatoire. L'intelligence, sur l'ordre de la volonté, formule l'acte de foi : « Je crois à l'exactitude des faits rapportés. »

Telle est exactement la genèse de l'acte de foi, tel que nous l'envisageons en ce moment. Un témoin se présente à vous, c'est Dieu; il vous apporte des renseignements sur la famille à laquelle il a bien voulu vous agréger par le baptême. Ce témoin est bien informé : il sait tout ; il est d'une moralité au-dessus de tout soupçon : il est la sainteté même. Votre intelligence reconnaît qu'elle peut et qu'elle doit croire à sa parole et, sur l'ordre de la volonté, elle produit l'acte de foi.

Deux remarques vont compléter cette explication. Pour émettre l'acte de foi exigé par la religion, nos facultés, intelligence et volonté, ont besoin du secours de la grâce divine ; en d'autres termes, l'acte dont nous parlons est un acte surnaturel. La foi est, en effet, nécessaire au salut ; or dans l'ordre du salut, les seules forces humaines sont radicalement insuffisantes. Notre Seigneur le dit, d'ailleurs, explicitement : « Personne ne peut venir à moi si mon Père, qui m'a envoyé, ne l'attire. » (Jo., VI, 44). S. Paul, à son tour, écrit aux Ephésiens : « La grâce vous a sauvés au moyen de la foi ; cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu. » (II, 8).

Enfin il faut distinguer l'acte de foi de la foi elle-même. Celle-ci est une vertu, c'est-à-dire une inclination de l'âme, déposée en nous par le baptême; l'acte de foi est la mise en œuvre de cette inclination.

Ce que nous venons de dire suffit pour distinguer nettement la foi, telle que la conçoit et la définit l'Eglise catholique, de cette confiance en la miséricorde divine qui, conçue comme vertu de foi, est d'invention protestante, et de ce sentiment religieux, produit de l'imagination et de la sensibilité, découvert par les Modernistes.

II

Pourquoi la foi s'impose-t-elle à nous ? J'ai déjà indiqué les deux réponses à cette question : c'est 1° parce que le refus de croire est une injure intolérable portée à la majesté divine; 2° parce que la foi est nécessaire au salut.

Refuser de croire au témoignage d'un homme, c'est le prendre ou pour un ignorant qui ne connaît rien des choses dont il parle et pour un sot prétentieux qui, malgré son ignorance, a l'illusion d'être renseigné, ou pour un menteur qui veut délibérément tromper son monde. Toutes ces suppositions sont inadmissibles lorsqu'il s'agit du témoignage de Dieu qui est la science, la sagesse et la sainteté infinies. Dieu a bien voulu, d'ailleurs, se mettre à la portée de notre infirmité et nous donner des garanties qui mettent sa parole au-dessus de tout soupçon d'erreur ou de tromperie : ce sont les prophéties et les miracles. Je vous expliquerai, au cours de notre prochain entretien, la valeur des prophéties et des miracles comme garanties de véracité divine.

La foi est absolument nécessaire au salut. « Sans elle, dit S. Paul, il nous est impossible de plaire à Dieu » (Hebr., XI, 6) et, par conséquent, d'arriver au ciel. Tel est le plan de salut établi

par Dieu ; nous n'avons pas à le discuter ; nous devons l'accepter tel qu'il est. S. Thomas d'Aquin et la majorité des théologiens enseignent qu'il est absolument certain qu'un païen de bonne volonté, se dirigeant, faute de mieux, d'après les lumières de sa raison, recevrait de Dieu une inspiration intérieure ou un prédicateur de la foi, qui lui enseignerait les vérités nécessaires pour être sauvé, plutôt que de supposer que ce païen puisse être sauvé sans la foi. A plus forte raison pour nous qui vivons en pays catholique et qui avons toute facilité pour pratiquer la vertu de foi.

III

Quelles sont les vérités auxquelles nous devons croire ? Vous n'attendez pas que je vous en donne une liste complète. Sont objet de foi toutes les vérités révélées par Dieu et proposées à notre foi par l'Église. Une révélation, vous le savez, est la manifestation par Dieu d'une vérité, au moyen d'une illumination surnaturelle de notre intelligence. Mais Dieu ne révèle pas à chacun de nous, au fur et à mesure des besoins, les vérités dont la connaissance nous est utile. La Révélation, contenue dans nos Livres Saints et dans la Tradition, a été remise par Dieu aux mains de l'Église qui est chargée d'en donner aux fidèles une interprétation authentique. Grâce à l'infaillibilité dont jouit l'Église, tout risque d'erreur est écarté.

Nous ne sommes pas tenus de croire de la même manière toutes les vérités de la foi : il en est que nous devons croire explicitement, c'est-à-dire en particulier et dans le détail, et d'autres qu'il suffit de croire implicitement, c'est-à-dire en général. En disant : « Je crois tout ce que l'Église croit et enseigne », nous faisons un acte de foi implicite à toutes les vérités révélées de Dieu. Parmi les vérités que le chrétien doit croire d'une manière explicite et particulière, je citerai : l'existence d'un Dieu unique, qui a tout créé et qui gouverne tout par sa Providence ; l'existence de l'âme immortelle et d'une autre vie où Dieu récompense les bons au ciel et punit les méchants en enfer ; les trois principaux mystères : la Trinité, l'Incarnation et la Rédemption.

La foi n'est pas précisément le résultat de nos efforts et de notre volonté ; elle est un don de Dieu. Le premier moyen de l'acquérir et de la conserver, c'est donc de la demander par la prière. Toutefois elle se fortifie par l'instruction religieuse, par l'étude du christianisme dans les livres sérieux, écrits par ceux qui connaissent la Religion et qui ont reçu, par le visa ou *imprimatur* de l'autorité diocésaine, une garantie d'exactitude. Recourez donc souvent à ces deux moyens de fortifier votre foi : la prière et l'étude. Aimez à répéter souvent la prière des Apôtres : « Seigneur, je crois, mais augmentez ma foi » ; récitez souvent avec intelligence et conviction la formule de l'acte de foi ; lisez volontiers avec attention les livres qui vous renseignent sur les vérités de la foi et, si vous ne pouvez toujours le faire, assistez régulièrement le dimanche aux offices qui comportent une prédication et apportez à celle-ci l'attention d'un esprit qui comprend l'importance des questions traitées. Ainsi soit-il.

SUR LES ÉPITRES DU DIMANCHE

XV

Deuxième Dimanche de Carême

LA PURETÉ

Mes frères,

Partagé entre les hauts instincts de son âme qui l'attirent vers le vrai, le beau, le bien, et les lamentables tendances de sa chair qui l'entraînent à toutes les turpitudes, l'homme, durant son existence entière, est comme ballotté entre le vice et la vertu. Beaucoup de gens, hélas ! se fatiguent vite de combattre perpétuellement leurs passions ; c'est pourquoi ils s'abandonnent, se laissent vivre, ou même prennent un goût malsain à se rouler dans la fange. D'autres se montrent plus énergiques : ils résistent et quelquefois triomphent ; même lorsqu'ils sont vaincus, ils ne se livrent pas à la désespérance, mais ils s'efforcent de se remettre sous les disciplines rigoureuses et salutaires que le bon Dieu nous a imposées. Ce qui caractérise les âmes d'élite, c'est qu'elles parviennent à une telle maîtrise d'elles-mêmes qu'elles ne se laissent surprendre par aucun assaut de leurs passions et qu'elles conservent sans cesse l'état de grâce, par une fidélité constante à la plus difficile, peut-être, des vertus.

I

A la première catégorie, le chrétien ne doit pas appartenir. Nous avons, en effet, plus de facilités que les autres pour ne pas nous laisser aller à des fautes honteuses. L'enseignement de l'Église nous met en garde contre les occasions de péché ; les dons surnaturels, que Dieu ne nous ménage pas, multiplient notre force personnelle ; les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie nous assurent le pardon après chaque chute et nous unissent au Christ qui soutient notre vie spirituelle. Nous serions donc inexcusables de nous laisser aller à des habitudes coupables dont, un jour, il nous serait demandé un compte sévère.

N'oublions jamais que la chasteté est essentielle pour rester digne de Dieu et du ciel. Nous aurions beau accomplir à la lettre tous les autres préceptes du décalogue et tous les commandements de l'Église ; nous aurions beau prier, jeûner, nous mortifier ; nous aurions beau nous ruiner en aumônes et consacrer nos journées entières aux plus pénibles œuvres de zèle ; si nous ne savons pas nous garder purs, nous ne plairons pas à Dieu. C'est une question de vie ou de mort pour l'éternité.

Il va sans dire que le Seigneur n'impose pas à tout le monde une attitude identique. Certains hommes, certaines femmes lui sont spécialement

consacrés par une vocation sublime qui en fait des prêtres ou des religieux. Ils sont par suite tenus de s'interdire absolument, sans aucune réserve, toute jouissance charnelle. A l'ensemble de ses fidèles, Dieu accorde, au contraire, le droit de se livrer aux plaisirs légitimes du mariage, qu'il a lui-même institué pour la propagation de notre race et pour la satisfaction des désirs impétueux de notre nature.

Mais entendons-nous bien. Le fait d'avoir reçu, devant l'autel, la bénédiction nuptiale, ne confère pas toutes sortes d'autorisations. Le mari et la femme ont promis devant Dieu de rester irrévocablement fidèles l'un à l'autre. La mort seule pourra rompre le lien qui les unit et le Seigneur ne reconnaîtra jamais les infâmes divorces qu'en certains pays démoralisés admettent les législations civiles. De plus, même dans l'exercice de leur droit conjugal, les époux ne peuvent se permettre toutes les fantaisies. Ils demeurent soumis à des lois sacrées que vous connaissez bien, qu'il serait d'ailleurs inopportun de préciser en ce moment, et dont la violation les expose à la faute mortelle et aux épouvantables sanctions de l'autre vie. Enfin les personnes célibataires doivent garder une continence totale.

Nul ne sera sauvé s'il n'est chaste, dans toute la mesure où le Maître attend cela de lui. Telle est la règle immuable contre laquelle rien ne saurait prévaloir et qu'il nous faut faire passer, avec toutes ses conséquences, dans notre pratique de chaque jour.

II

La théorie que nous venons de résumer est indiscutable, et nul catholique n'essaierait de la révoquer en doute. Mais comme il est dur, quelquefois, de la traduire en actes ! Satan, qui ne nous perd jamais de vue, sait bien que le point faible des mortels est là et que c'est par là qu'il peut entraîner le plus d'âmes dans les gouffres de la perdition. Aussi, depuis le commencement du monde, a-t-il multiplié de ce côté les insinuations et les embûches.

Il faut être bien fort et bien avisé pour ne pas tomber dans ses pièges : rappelez-vous plutôt l'exemple du roi Salomon, le Sage par excellence, vénéré par tout l'Orient, et qui ne sut pas s'arracher aux délices de la volupté. Avant lui, David lui-même n'avait-il pas péché, et ne fut-il pas contraint de reconquérir l'auréole de sa sainteté par une austère pénitence ? L'Histoire sainte abonde en récits de ce genre, qui doivent nous servir d'avertissements graves.

Et si nous passons à l'histoire des nations païennes, quelles abominations ne rencontrerons-nous pas ! Les Grecs et les Romains, dont nous admirons — peut-être avec un peu trop de confiance — la civilisation, l'esprit d'ordre et d'harmonie, de justice et de force, se conduisaient fréquemment, dans leur vie privée, comme de véritables monstres. On ne peut même pas faire allusion aux mœurs de ces pays et de ces époques, pourtant classiques. Il a fallu l'avènement de Jésus, la chasteté divine du Christ et l'immolation du Golgotha, pour purifier les souillures de l'univers.

Les âges chrétiens eux-mêmes n'ont pas été aussi vertueux que le commandaient leurs principes, tant est profonde la faiblesse humaine. Mais au fur et à mesure que, suivant la parole inspirée, « la charité se refroidit sur la terre, » l'impur torrent grossit et déborde à nouveau. Oserons-nous parler de ce qui se passe actuellement ? Les modes féminines sont de véritables outrages à la pudeur ; les journaux, les romans, les revues se complaisent dans l'obscénité, les théâtres, les cinémas, les dancings constituent autant de provocations à la luxure. L'immoralité a pénétré jusque dans nos Codes, avec les textes législatifs qui attentent à l'institution de la famille. Les crimes passionnels, suivis d'acquittements scandaleux, sont à l'ordre du jour.

Pour éviter les tentations extérieures, il faudrait n'avoir ni yeux ni oreilles, ou encore il faudrait, comme les ermites des premiers temps, se réfugier dans le désert. S'il y eut en effet des périodes où la corruption, sous toutes ses formes, ne s'étalait que dans quelques grandes villes diffamées, aujourd'hui elle s'épanouit dans les moindres bourgs, dans les plus misérables hameaux. Vous voilà donc bien prévenus : chrétiens, méfiez-vous du monde !

Mais souvenez-vous constamment aussi que le pire de vos adversaires, c'est en vous que vous le portez. Les sollicitations du dehors n'ont de prise sur notre vertu que dans la mesure où elles trouvent dans notre âme une complicité plus ou moins secrète. Vous pouvez, avec de la bonne volonté, éviter un certain nombre d'occasions ; mais vous ne vous fuirez jamais vous-mêmes. Et nous gardons tous dans l'intérieur de notre être le stigmate, la tare de la déchéance originelle, qui nous rend si facilement accessibles aux plus ignominieuses tentations.

« L'esprit est prompt, mais la chair est faible, » a dit Notre-Seigneur. Ne vous croyez pas des créatures exceptionnelles ; aucun être humain n'échappe à l'humiliante loi. Sans doute, notre liberté demeure entière ; mais il importe que nous apprenions à la diriger de telle sorte qu'elle ne pactise jamais avec les caprices criminels que la circonstance la plus futile peut faire naître au fond de nos pauvres cœurs.

III

Contre tant de périls, qu'on est bien obligé de signaler, comment se prémunir ? L'importance de cette question ne saurait échapper à nos yeux, puisqu'il s'agit, non seulement de notre dignité humaine, mais d'un destin éternellement heureux dans le ciel, ou effroyable dans les abîmes infernaux.

Les savants d'ici-bas vous proposent de considérer les avantages sociaux et individuels que pré-

sente la vertu. Pour la multiplication de la race, pour le salut de la patrie, pour le maintien de l'activité générale, il importe que les familles soient nombreuses et que par conséquent les règles matrimoniales ne soient violées, ni par les époux, ni par les insouciants et vicieux célibataires. La santé personnelle de chacun est liée à une certaine modération, car les excès engendrent aussi bien les maladies que le déshonneur.

Tout d'abord cela est très vrai ; je n'y contredis point. Mais qui donnera aux foules le courage de mettre en pratique ces sages avis ? Qui surtout les amènera à obéir à la grande Loi, par des sanctions efficaces ?

Dieu seul possède ce souverain pouvoir.

Toute morale qui n'est pas basée sur les préceptes divins est nulle et dépourvue d'effet. Mais heureusement le Christ nous a enseigné comment on parvient à se vaincre soi-même.

Il faut d'abord employer les procédés naturels, en vertu du prudent proverbe : « Aide-toi, le ciel t'aidera. » Par conséquent on évitera avec soin de jeter les yeux sur des tableaux impudiques, de lire des feuilles ou des illustrés inconvenants. On fuira toute relation, toute liaison surtout, avec des personnes qui, volontairement ou non, seraient pour nous une cause de scandale. On s'interdira d'assister à des spectacles troublants, à des danses voluptueuses. On se fera à soi-même une règle de vie austère. Et surtout on s'efforcera de prévoir les circonstances qui nous entraîneraient au mal, afin de les fuir, si possible, ou au moins afin de prendre des précautions indispensables qui diminueront le danger.

Mais ne soyons pas présomptueux. Si nous mettons toute notre confiance en notre propre volonté, il arrivera fatalement que tôt ou tard nous serons pris en défaut. Celui qui seul assurera notre pureté, c'est Celui qui gouverne nos âmes aussi bien qu'il régente l'univers. Dans le but d'obtenir son secours, nous recourrons donc à la prière fervente, nous confierons à Dieu le soin de nous préserver du mal, suivant les formules qu'il daigna nous indiquer lui-même : *Sed libera nos a malo.*

Nous ajouterons à nos demandes des actes de piété qui nous procureront le plus grand bien : tels les pénitences et les privations qui, sans excéder nos forces, disciplinent nos fantaisies, telle surtout la pratique fréquente, quotidienne même, de la sainte communion. On ne se rend pas assez compte de l'influence de l'Eucharistie, reçue avec toute la ferveur désirable, sur l'orientation d'une âme. L'union intime avec Jésus nous corrobore dans toute la mesure infinie où elle ajoute la puissance divine à notre vaillante énergie.

Et puis si, malgré tout, une fois ou l'autre, nous avons le malheur de faiblir, alors, loin de désespérer, nous nous hâterons de recevoir l'absolution sacramentelle. Nous y trouverons la sécurité de la conscience pacifiée, l'amitié reconquise de Dieu. Et nous repartirons plus vaillamment vers les luttes nouvelles qui nous attendent. Le mot du succès est « persévérance. » Mais, à côté de la persévérance qui ne succombe jamais, il y a celle qui se relève toujours. Ainsi soit-il.

CARÊME SUR LA PRIÈRE

VI

LA PRIÈRE EN COMMUN

Mes frères,

Je voudrais, ce soir, vous dire quelques mots de la prière en commun. Elle a des avantages que je ne veux pas que vous ignoriez.

Ceux d'entre nous qui aiment la prière, les cœurs vraiment religieux et pieux, prient volontiers solitairement. La solitude et le silence, à leurs yeux (et c'est exact), aident au recueillement et à l'essor de l'âme. Cette prière individuelle isolée est comme une causerie avec Dieu qu'ils sentent plus proche et plus intime. Il leur semble qu'il est plus à eux et qu'ils sont plus à Lui. Et ils trouvent, dans ces relations plus étroites, une consolation, un charme et un sentiment de filiale confiance qu'ils n'éprouvent plus que faiblement dès qu'ils se trouvent avec d'autres personnes et surtout lorsqu'ils se voient entourés d'une foule. Et cependant, la prière en commun a, elle aussi, non seulement ses charmes, mais encore ses profits très réels, nous le savons par la foi et par l'expérience.

Laissez-moi : 1° vous montrer sa *persistance* dans la tradition de l'Eglise ; — 2° vous décrire ses *formes* principales ; — 3° vous expliquer brièvement les *bienfaits* particuliers dont elle est pour nous la cause.

Vous allez voir, je l'espère du moins, que ma très simple instruction a pour vous une certaine utilité et même une utilité certaine.

I

Vous vous souvenez des paroles de notre divin Maître : « Là où deux ou trois se rassemblent en mon nom, je suis au milieu d'eux ». C'est de cette parole que la prière en commun est sortie, prière en famille, prière conventuelle, prière publique. Les chrétiens ont toujours pensé que leur prière est peu de chose si elle ne passe par Jésus, et pour être assurés de sa présence au milieu d'eux et de l'efficacité de leurs supplications, ils se sont toujours réunis, au moins de temps en temps, pour prier ensemble.

Dès l'origine, au temps même des Apôtres, nos pères dans la foi se réunissaient pour prier, non dans les temples (il n'y avait encore que des temples païens), mais dans les maisons particulières, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Là, d'un même cœur et d'une même voix, — vous devinez avec quel accent aux heures des persécutions sanglantes d'un Néron ou d'un Domitien ! — ils

priaient Dieu dans le Christ et par le Christ, comme ils disaient. Ils assistaient au sacrifice ensemble ; ils communiaient ensemble. La présence du prêtre n'étant pas toujours possible, n'était pas toujours nécessaire ; on s'assemblait sous la présidence de quelque ancien, et l'on priait ensemble, et parce qu'il est bon pour le cœur et pour la foi de prier ensemble, et parce que le Seigneur l'avait recommandé.

Les évêques de la primitive Eglise qui succédèrent aux Apôtres, à leur exemple, encourageaient les fidèles à se réunir pour prier. « N'ayez tous ensemble qu'une seule pensée, disait par exemple S. Ignace aux Ephésiens, qu'une même espérance ; faites les mêmes prières et les mêmes vœux avec une charité et une joie exemptes de reproches ; courez tous ensemble à un seul temple de Dieu, à un seul autel, à un seul Jésus-Christ qui existe en lui seul, et qui s'est réuni à ce seul principe. » Ils disaient encore : « On peut être certain d'obtenir de Dieu tout ce qu'on lui demande, quand on possède l'union ; l'union et la charité sont nécessaires pour obtenir de Dieu l'effet de nos prières ; la prière de peu de personnes bien unies a plus de pouvoir que celle d'une multitude divisée. Ceux qui sont désunis d'avec leurs frères ne sauraient effacer le crime de cette division, quand bien même ils souffriraient le martyre [1] ».

Vous voyez par ces paroles quelle union Dieu réclame de nous dans la prière. Il veut que nous soyons ensemble dans un même lieu, mais il veut surtout que la paix règne entre nous, que nous ayons la charité, que nous soyons unis de cœur, que, selon la parole de l'Apôtre, nous ne fassions qu'un cœur et qu'une âme.

Quand la paix, vers la fin du IIIe siècle, fut enfin accordée aux chrétiens, dès cette aurore de leur liberté, ils bâtissent partout des lieux de réunion pour la prière. Ce sont les églises. Humbles d'abord, elles sont devenues plus vastes à mesure que les fidèles se sont multipliés, et un jour vint où il n'y eut plus de ville ni même de village qui n'eût la sienne, modeste chapelle ou grandiose et splendide cathédrale. Ces temples, qui sont l'habitacle de Dieu sur la terre, sont aussi le lieu de la prière, et c'est de là qu'elle prend son vol vers le ciel, d'autant plus agréable à Celui qu'elle va trouver dans l'infini qu'elle s'élance de cœurs plus nombreux et mieux accordés dans la foi et dans l'amour.

Cette prière en commun, qui nous est tant recommandée par Notre-Seigneur et par la tradition, a donc pour théâtres ordinaires et principaux le foyer et l'église. Nous la pratiquons quand nous prions en famille, quand nous prions entre paroissiens, dans l'église paroissiale, ou quand nous participons aux cérémonies religieuses, en quelque lieu que ce soit.

Disons quelques mots de ces deux formes de la prière en commun.

[1] S. Cyprien (Cellier, t. II, p. 375).

II

La prière en famille, premier degré, si je puis dire, de la prière en commun, n'est plus guère pratiquée de nos jours. Dans les familles non chrétiennes, elle ne l'est pas du tout, cela va de soi. Mais même dans les familles croyantes elle est étonnamment négligée. Cette négligence se comprend pour la prière du matin : un foyer n'est pas un couvent dont tous les religieux se lèvent au son de la cloche, à la même heure, à la même minute. Chaque membre de la famille peut avoir des obligations particulières qui soient un obstacle à une réunion générale de tous, avant le départ pour l'exercice de la fonction ou du travail. Mais le soir, après la journée faite, après le repas à la même table, quand le moment est venu de prendre un légitime repos, quelle difficulté y a-t-il à s'agenouiller ensemble, à prier ensemble, et ne serait-ce pas une douceur exquise, cette fusion d'âmes si proches les unes des autres dans un même sentiment d'adoration, de reconnaissance ou de supplication au pied du crucifix et devant l'Eternel ?

Hélas ! la vie contemporaine est tellement agitée, les individualités sont tellement sollicitées aux plaisirs, aux affaires, que la famille n'est plus la société si unie et si cohérente que connurent nos aïeux. Dans les villes, le théâtre, le cinéma — souvent même aussi, refuges nécessaires, les patronages — attirent et retiennent la jeunesse loin de la maison, pendant les heures du soir ; les parents restent seuls ou à peu près seuls au foyer, et la prière en commun devient une impossibilité. A la campagne, d'autres attractions, ou peut-être les mêmes, — car y a-t-il encore des villages sans attractions aujourd'hui ? — séduisent également la jeunesse, et la famille paysanne, comme celle de la ville, est disloquée. Ses membres dispersés ne se rejoignent que de temps en temps, en attendant — car il faut tout craindre dans une société qui se déchristianise — que soit réalisé l'affreux rêve socialiste et communiste, où il n'y aura plus de famille du tout.

La prière en famille est donc aujourd'hui une habitude, sinon tout à fait perdue, du moins assez rare. Dire qu'elle est rare, c'est dire qu'elle existe encore à l'état d'exception. Et en effet, il est des contrées où elle subsiste, et là où elle a disparu, certains foyers plus croyants en gardent la pieuse tradition. Si vous, m. f., vous y êtes fidèles, je vous en félicite, et Dieu vous en bénira, j'ose m'en faire garant en son nom.

La prière en commun a une autre forme : celle de la prière paroissiale et publique. Celle-là reste à peu près universelle, là où la foi demeure vivante. Elle se fait dans l'église, le matin aux messes basses, le dimanche et les jours de fête à la grand' messe, aux vêpres, au salut, aux réunions de Carême, aux enterrements et aux services funèbres, dans toutes les circonstances, en un mot, où la famille paroissiale est rassemblée pour rendre à

Dieu le culte qui lui est dû ou pour le prier de nous accorder ses grâces. Le spectacle est beau, l'heure est douce à l'âme. « Quelle douceur, dit lui-même un Renan, pour l'homme, recourbé sous un travail de six journées, de venir, le septième, se reposer à genoux, contempler de hautes colonnes, une voûte, des arceaux, un autel, entendre et savourer des chants, écouter une parole morale et consolante ! » Quelle douceur surtout, ajouterai-je, de rencontrer Dieu, de lui raconter sa vie, ses peines, ses fautes même, et de lui demander son assistance, de pouvoir le *prier*, en un mot !

Il fut un temps, m. f., où la prière paroissiale rassemblait autour des autels la paroisse entière. J'en ai été témoin dans ma lointaine enfance. C'était le dimanche, en été, en hiver, peu importait. Les cloches sonnaient dans le clocher ou dans la cour de l'église. Au troisième coup, les fidèles des hameaux plus ou moins éloignés étaient déjà à leur place dans le temple, et les bonnes gens des villages sortaient de leurs maisons pour y aller occuper la leur. On voyait alors une vraie assemblée de chrétiens.

Ces belles réunions, nous les connaissons encore, Dieu merci, dans notre chère paroisse. Vous ne m'en voudrez pas pourtant si, tout en reconnaissant votre bonne volonté, je formule le souhait que quelques-uns d'entre vous y soient plus habituellement fidèles...

Il est une troisième forme de la prière en commun : c'est la prière conventuelle. Des moines, des religieuses, à des heures réglées du jour et de nuit, en toute saison, se rendent dans le chœur de leur église. Vous les voyez, dans un recueillement profond, s'agenouiller ; vous les entendez chanter les psaumes et les prières liturgiques ; et c'est un spectacle impressionnant que cette réunion d'hommes de tous les âges, de femmes dont la vaillance surpasse la faiblesse, unis dans une même foi, une même adoration, un même culte. Ils prient pour ceux qui ne prient pas, ils adorent pour ceux qui n'adorent pas ou qui blasphèment ; ils prient pour les violateurs des lois humaines ; ils prient pour les débauchés et les criminels ; ils prient pour les pauvres et les malheureux que l'épreuve accable ; ils prient pour les heureux que leur bonheur enivre ; ils prient pour l'Eglise et pour l'humanité. Prière perpétuelle, éternelle, car, en dépit des siècles et des persécutions, cette prière monacale, paratonnerre et sauvegarde du monde, n'a jamais cessé de monter vers le ciel !

Prière en famille, prière paroissiale, prière conventuelle, telles sont les trois formes de la prière en commun.

III

La prière en commun, vous ai-je dit, a de sérieux avantages. Elle en a pour la famille, elle en a pour la paroisse.

C'est un beau spectacle que celui qui est offert aux yeux par une famille — père, mère, enfants, aïeux parfois — réunie en présence de Dieu. Il y a, dans cette réunion journalière, un signe d'entente, d'union, d'harmonie des âmes qu'il est impossible de ne pas admirer. Mais il y a encore quelque chose de plus précieux, c'est le témoignage d'une fidélité à Dieu qui comporte un enseignement fécond et provoque les enfants aux vertus qui font le bonheur de la vie.

L'enseignement, c'est que les enfants apprennent de bonne heure que la religion a le droit de tenir une place dans chacune de leurs journées ; c'est que Dieu ne doit jamais être étranger à leur vie ; c'est que ces prières qu'ils font chaque jour, ils devront les faire tous les jours, jusqu'à leur mort. Ils apprennent ainsi leur principal devoir d'hommes et de chrétiens, et en même temps ils prennent l'habitude de l'accomplir.

L'habitude de prier en famille a de plus l'avantage immense de resserrer les liens de la famille. Elle force ses membres à se retrouver à certaines heures marquées ; elle les rapproche physiquement et moralement ; elle est l'occasion d'un examen de conscience qui fait voir à chacun ses défauts et ses torts ; elle attendrit les cœurs et les dispose à s'abandonner à cette affection familiale qui est un des plus grands charmes de la vie.

Quant à la prière paroissiale, les avantages en sont visibles et éclatants. Elle est le lien principal des âmes dans une paroisse. Alors que la politique divise le plus souvent, elle force à se rencontrer et à se connaître des gens qui se seraient toujours ignorés ; elle crée la solidarité et la fraternité ; elle fait un tout avec les éléments dispersés et si facilement individualistes d'un village, d'une petite ville, d'une partie d'une grande ville.

De la prière conventuelle, l'avantage est l'émulation dans la poursuite de la sainteté et un renforcement de l'action de l'homme de Dieu sur Dieu. Car la puissance de la prière se multiplie avec le nombre des priants. Faibles, quand nous prions isolément, quand nous sommes en nombre nous sommes plus forts pour fléchir la miséricorde divine [1].

Telle est, m. f., la tradition catholique relativement à la prière en commun. A nous d'entrer dans cette tradition vingt fois séculaire. Je vous en conjure par ce que vous avez de plus cher, vos enfants, leur salut et le vôtre, instituez à votre foyer la sainte et douce habitude de la prière en commun. Participez de plus, dans toutes les circonstances requises, à la prière paroissiale, si sainte, si douce, si féconde, elle aussi. Unissez-vous d'intention et de cœur aux prières qui montent vers Dieu de tant de couvents et de monastères. Et ayons confiance que nous serons entendus. Nous en avons pour garante la promesse du Sauveur, et, d'autre part, « peut-on imaginer Dieu insensible à l'hommage humble et magnifique qui lui est rendu ; indifférent à la demande de l'être besogneux mais privilégié qu'il a créé ; sourd à la voix de son enfant prodigue qui crie

[1] S. Jean Chrysostome, *Homélie sur l'obscurité des Prophètes*.

merci, qui implore la miséricorde du Père essentiellement miséricordieux ? [1] » Non, Dieu ne peut pas être insensible aux appels de son peuple, réuni sous son regard ! Ainsi soit-il.

VII

LA PRIÈRE DANS LA SOLITUDE

Mes frères,

S'il est beau de prier en commun et nécessaire de prendre sa part des prières publiques, si c'est là un avantage spirituel et quelquefois un devoir positif, prier solidairement, dans une sorte de face à face et d'intimité avec Dieu, est aussi une pratique recommandée par Notre-Seigneur, et que nous ne devons pas négliger. De son temps et sous ses yeux, les pharisiens qui faisaient sonner de la trompette pour que le public accoure près d'eux et constate qu'ils faisaient l'aumône aux pauvres, affectaient pareillement de prier dans les rues et sur les places des villages et des villes, comme font aujourd'hui les Musulmans sur l'ordre de Mahomet. Notre-Seigneur, les montrant du doigt à ses disciples, blâme ces hypocrites. Il dit : « Vous, quand vous prierez, retirez-vous dans votre chambre, fermez la porte, et priez votre Père. *Tu autem, cum oraveris, intra in cubiculum tuum, et, clauso ostio, ora Patrem.* » (Math., VI, 6). Conseil sage et fécond dont je voudrais ce soir vous montrer les avantages.

Avant de nous le donner, Jésus lui-même l'a suivi, ce qui est une présomption de l'utilité que nous pouvons retirer de la prière faite dans la solitude et le silence.

Il est facile, d'autre part, de comprendre que, faite dans ces conditions, notre prière prendra une sincérité, une intensité, une puissance vraiment exceptionnelles.

Je me contenterai de développer quelque peu ces deux pensées.

I

Jésus, m. f., priait. Il priait parce que, tout en étant Fils de Dieu, il était aussi Fils de l'Homme, et que l'homme, si haut qu'il soit placé dans la hiérarchie des êtres ou de ses semblables, doit à Dieu la soumission et l'adoration. D'autre part, ne vivant que par lui et recevant tout de sa bonté, il lui faut l'implorer et le remercier. Le devoir religieux et la vertu de religion exigeaient donc que Jésus priât ; il a prié. Nous le savons par l'Evangile, et nous savons aussi par l'Evangile ses habitudes et sa manière de prier.

Toute sa vie, Jésus a aimé la solitude et le silence. Il est écrit qu'il naîtra à Bethléem : il y naît, en effet, mais hors de la ville encombrée des voyageurs qui viennent s'y faire inscrire sur les registres du recensement. C'est dans une étable, loin du monde, qu'il voit le jour. Menacé de mort par Hérode, il fuit en Egypte, et nous savons que personne n'est plus abandonné et plus solitaire que les exilés. Il passe sa jeunesse à Nazareth, dans un atelier où l'on n'entend que le bruit des instruments de travail, bruit tellement habituel qu'il équivaut au silence. Il commence son apostolat divin ; nous le trouvons dans le désert en lutte avec l'Esprit du mal. Le désert, c'est la grande solitude et le grand silence. Que fait-il pendant ces quarante jours et ces quarante nuits d'isolement absolu ? Il jeûne et il prie. (Math., IV, 1-11).

C'est dans un désert que la foule vient le trouver pour entendre ses paroles, et qu'il fait le miracle de la première multiplication des pains. Que faisait-il là ? et pourquoi cette retraite lointaine ? Il y était venu prier son Père. (Math., XIV, 13).

Il aimait les montagnes. Sur leurs flancs en gradins, il parlait au peuple assis sur les pentes (Jo., VI, 3) ; sur leurs sommets, toujours peu fréquentés des hommes, il priait. (Jo., VI, 11). C'est sur une haute montagne, le Thabor, qu'il emmène Pierre, Jacques et Jean, et qu'il se transfigure à leurs yeux. (Math., XVII, 1-9). C'est sur la pente du Mont des Oliviers qu'il adresse à son Père la prière poignante de son agonie; c'est sur le Calvaire qu'il souffre et qu'avant d'expirer il formule, avec le souffle de son dernier soupir, la sublime prière : « Mon Père, pardonnez-leur ; ils ne savent pas ce qu'ils font. » Là il était encore dans la solitude et le silence, car à Gethsémani ses apôtres dormaient roulés dans leur manteau à la porte du jardin ; et au Calvaire, comme pour tous les mourants, le monde n'existait plus pour lui.

C'est ainsi que Jésus nous donne l'exemple de cette prière intime qu'il nous a conseillée quand il a dit : « Vous, retirez-vous dans votre chambre, fermez la porte et priez. »

Ce qu'il disait en sa prière, cela, c'est l'ineffable. Il était le représentant de l'humanité, l'Homme parfait en présence de Dieu, et il était une Personne divine en conversation avec les deux autres Personnes divines ! Colloque mystérieux dont la tendresse, la grandeur, la profondeur et la beauté nous dépassent. Nous ne sommes sûrs que d'une chose, c'est que Jésus, en ces heures là, nous portait dans son cœur et qu'il intercédait pour les générations humaines qu'il est venu sauver.

Jamais, sans doute, notre prière n'égalera en adoration et en amour la prière de Jésus. Mais nous aussi, m. f., nous voudrons, au moins quelquefois, prier dans la solitude et le silence. Nous y trouverons, comme je vous l'ai dit, des avantages spirituels certains, avantages que je dois et veux vous signaler.

II

Le premier, c'est un recueillement plus profond. Vous l'avez sûrement remarqué comme moi, car c'est un fait d'expérience, nos prières réglementaires et officielles, généralement, ne vont pas sans distractions, sinon sans trouble. Nous faisons nos prières du matin souvent avec précipita-

[1] J.-L. Barat, *La Foi catholique*.

tion, pressés que nous sommes de vaquer à nos occupations ou de sortir. Nous faisons nos prières du soir, souvent aussi, avec une certaine hâte, pressés que nous sommes de dormir, las peut-être de notre journée, ou si pleins des souvenirs qu'elle nous a laissés que notre pensée nous appartient à peine. Aux offices religieux, malgré la sainteté du lieu, nous nous trouvons au milieu du monde. Il n'est pas rare que nous soyons détournés, par le spectacle qui nous est offert ou par les gens qui nous entourent, de l'occupation sainte qui devrait être la nôtre.

Ne vous arrive-t-il pas, Mesdames et très chères sœurs, de vous livrer à certaines remarques sur l'attitude ou la toilette de telle ou telle de vos voisines ? de laisser se lever dans votre esprit, sans songer à les réprimer, maintes réflexions malicieuses ou même amèrement critiques ? Pire : de vous complaire en vous-mêmes et de chercher à attirer les yeux, dans la conviction où vous êtes qu'il ne serait que juste qu'on vous admire ? Et vous, hommes et jeunes gens, s'il est vrai que vous n'êtes pas enclins à ces distractions vaines, s'il est vrai que votre attitude est grave et correcte, n'êtes-vous pas absorbés quelquefois par des pensées étrangères, ou comme engourdis et léthargiques, l'âme dénuée de tout sentiment ?

Remarquez-le : je ne vous en blâme que modérément : c'est si humain les distractions ! Mais n'y a-t-il pas là une raison de plus de nous retirer dans le silence et la solitude, pour entrer en relation vraie et profonde avec Dieu ? « *In abscondito,* » dit le texte sacré, c'est-à-dire dans votre chambre, dans un lieu retiré, ou encore, si vous le voulez, dans une église ou une chapelle aux heures où église et chapelle sont désertes. Là personne à voir, là personne pour vous voir ; là pas de bruit, pas de mouvements, pas de chants pour capter votre attention. Facilité de faire la paix en vous. Facilité de ramasser toutes vos puissances. Facilité d'évoquer la présence de Dieu. Facilité d'établir entre lui et votre âme ce rapport sublime qui est justement l'objet de la prière. Et c'est là le premier avantage de cette prière dans la solitude et le silence, que le divin Maître nous a recommandée.

Un second va naître de celui-là : la *vérité* ou la *sincérité* de vos élans. Vous vous êtes ressaisis ; vous êtes devant Dieu tel que vous êtes, pour ainsi dire à nu. Vous sentez le regard divin fixé sur vous et qui vous pénètre. Rien à cacher. Sous ce regard fixe et doux qu'aucune dissimulation, aucun camouflage d'âme ne peut tromper, toute votre vie se déploie, et cette pauvre vie, qui est la vôtre, vous l'étalez vous-mêmes avec ses fautes récentes et anciennes, avec vos peines et vos besoins présents. Vous priez alors, pour me servir d'une expression chère à S. Jean, « dans la lumière, » et c'est d'un mouvement aussi aisé qu'il est doux que votre âme va vers Dieu, qu'elle le rencontre, qu'elle lui dit tout, qu'elle lui confie tout, qu'elle débride sous ses yeux toutes ses plaies, qu'elle expose tous ses désirs, qu'elle jette à ses pieds enfin toutes ses adorations, toutes ses implorations, son amour, ses actions de grâces, son être tout palpitant et repentant. Cette prière dans la solitude et le silence devient la prière idéale ou parfaite. De là un dernier résultat heureux : l'obtention certaine des grâces demandées.

Je dis bien : l'obtention certaine des grâces demandées. Cette prière, telle que je viens de la définir, a toutes les qualités requises : la conviction ou la foi, l'ardeur, l'attention, l'humilité, la confiance ; elle est de plus, je le suppose, faite au nom de Jésus-Christ et persévérante. Rien ne lui manque de ce qu'il lui faut pour avoir toute sa force. D'après les textes de l'Evangile nous rapportant les affirmations formelles du Seigneur, il est donc certain, et comme fatal, qu'elle atteindra son but. Evidemment, ce souverain Maître restera toujours juge de la légitimité de nos requêtes et du temps où elles devront être accordées ; mais tôt ou tard elles le seront, n'en doutez pas.

Je souhaite vivement, m. f., de vous avoir convaincus, heureux plus que je ne puis le dire si je vous voyais entrer dans la voie que je viens de vous tracer. Est-ce donc si difficile de se retirer dans ce que Jésus appelle un lieu caché ou secret, *in abscondito ?* N'y a-t-il pas un instant au cours de la journée où vous soyez seuls et libres ? N'y a-t-il pas, dans votre maison, un petit coin qui soit bien à vous ? Si vous n'en avez pas, vous avez l'église, la campagne, le sentier désert ? Le lieu importe peu : l'important, c'est que vous soyez seul avec Dieu et votre conscience, et qu'il vous soit loisible de trouver, dans la solitude et le silence, les douceurs et les avantages de l'intimité sacrée que j'ai essayé de vous dépeindre.

Cette méthode a été celle du Christ et de tous les saints; qu'elle soit la vôtre, au moins quelquefois. La prière alors ne sera plus, j'en réponds, ce qu'elle a été peut-être par moments pour vous, un ennui, une fatigue, un effort pénible vite découragé ; vous en goûterez le charme et vous en recueillerez le profit. Ce profit, ce sera votre sanctification et le bonheur de vous sentir plus près de Dieu, unis à lui de cœur et de pensée, en attendant la bienheureuse union du ciel. Ainsi soit-il.

VIII

POUR QUI PRIER

Mes frères,

La prière n'est pas un exercice spirituel sans but défini. On ne prie pas pour prier. On doit avoir une intention, sans quoi il va de soi que n'ayant pas d'objet, notre prière serait forcément stérile. C'est la flèche tendue sur l'arc ; la flèche envolée doit aller dans une direction déterminée et atteindre le point visé par l'archer. Il importe donc, avant de se mettre en prière, de nettement formuler dans sa pensée le but que l'on veut atteindre, en d'autres termes, la grâce que l'on veut obtenir.

Sans doute, il y a une prière d'adoration et de louange qui ne demande rien, qui est le simple prosternement de l'âme devant le Dieu adoré et aimé, mais ce n'est pas la prière proprement dite ; prier veut dire implorer, conjurer, adjurer, invoquer, supplier, réclamer, mendier, et tous ces mots signifient que prier, c'est avant tout *demander*. De là les deux questions auxquelles je veux répondre aujourd'hui : — quel *but* devons-nous poursuivre en priant ; — quelles sont les *intentions* que nous devons avoir dans nos prières.

I

Quel but devons-nous poursuivre en priant ? J'ai déjà répondu à cette question quand j'ai traité de l'objet de la prière ; mais je me place aujourd'hui à un autre point de vue, et, à la nouvelle question que je pose, je réponds : le but que nous devons poursuivre, c'est de toucher le Cœur de Dieu et d'obtenir de sa bonté, ou de sa miséricorde, les bienfaits que nous désirons. Voilà, quand nous nous mettons en prière, ce que nous ne devrions jamais oublier et que nous oublions trop souvent.

Notre préoccupation sera donc de formuler une intention dans notre pensée, laquelle intention ne la quittera plus tant que nous serons en prière.

Quand votre esprit, au lieu de parler à Dieu, dévie et divague, voyage, erre dans la forêt des souvenirs et des désirs étrangers aux grâces que vous voulez obtenir ; d'un mot, quand votre âme n'est pas à sa tâche, dites-vous que vous ne priez pas. Vous pouvez avoir l'attitude de la prière ; vous pouvez baisser le front, joindre les mains, remuer les lèvres, vous ne priez pas. Vous ressemblez à un homme qui viendrait demander une faveur à un prince ou à un ministre et qui, au lieu de le presser éloquemment de la lui accorder, regarderait les tableaux pendus aux murs, ou même s'en irait à la fenêtre observer les passants et les mouvements de la rue !

L'intention, c'est le regard de l'âme fixé à la fois sur l'objet de la prière et sur Dieu qui l'écoute ; c'est l'âme tendue par son désir vers Celui qui peut le satisfaire.

Vous saisissez maintenant, m. f., l'importance de l'intention dans la prière. Cette importance est capitale ; elle l'est au point que, l'intention absente, il n'y a plus de vraie prière.

Evidemment, il vous faut éviter toute contention d'esprit, source de fatigue et quelquefois de dégoût ; mais aussi il vous faut éconduire ces distractions ou pensées étrangères qui vous détournent du but que vous poursuivez, qui émoussent et vont jusqu'à anéantir l'attention de l'esprit, et qui, en tous les cas, retardent le mouvement du cœur dans son ascension vers Dieu.

— C'est difficile ! direz-vous.

— Oui, si vous n'avez rien à demander, ou si, à ce que vous demandez, vous ne tenez guère. Non, si vous tenez fermement à l'objet de votre supplication, si vous êtes dans l'état d'une âme qui *veut* obtenir ce qu'elle sollicite. L'esprit du pauvre affamé ne divague pas, quand il implore un morceau de pain. L'esprit d'une mère ne divague pas quand elle supplie le médecin de sauver son enfant malade. On est tout à son affaire, quand il s'agit de persuader et convaincre un juge que l'on est innocent. Il en est de même dans la prière vraie et sincère. Nos distractions viennent surtout de la mollesse de nos désirs. C'est pourquoi je vous dis : Formulez nettement votre intention ; après vous être défini l'importance de votre demande, rien ne vous sera plus facile que de garder le contact avec Dieu.

Il se pourra que vous sentiez votre cœur insensible, que votre âme soit, selon le mot du Psalmiste, « une terre inculte, stérile et sans eau » (Ps. LXII, 3) ; mais dites-vous bien que ce qui est demandé de nous dans la prière, c'est moins le sentiment que l'humilité et la bonne volonté. Sachons ce que nous voulons obtenir ; demandons-le clairement et obstinément : notre prière sera une vraie prière, et elle sera bonne.

Vous comprenez maintenant, m. f., l'importance, ou mieux l'indispensable nécessité de *l'intention* ou *des intentions* dans la prière.

Reste à élucider la seconde question.

II

Quelles sont les intentions que nous devons avoir dans nos prières ?

Nos anciens commençaient les leurs en rendant gloire au Père par Jésus-Christ et dans le Saint-Esprit. Ensuite ils adressaient à Dieu des actions de grâces pour les bienfaits reçus ; puis, ils confessaient leurs péchés dans un sentiment de regret et de douleur ; après, chacun demandait à Dieu ses dons célestes : on priait pour ses propres besoins, pour ceux de ses amis et pour tous les hommes [1].

C'était un excellent programme. Il est nécessaire, en effet, que nous priions d'abord pour nous-mêmes. L'ordre de la charité bien ordonnée nous y invite, ou, pour mieux parler, nous y oblige. Avant tout, en effet, nous sommes responsables de nous-mêmes.

Nous devons ensuite prier pour ceux que nous aimons, c'est-à-dire notre prochain, que nous devons aimer comme nous-mêmes, c'est-à-dire aussi pour ceux ou celles qui nous sont le plus chers. L'amour et l'amitié ont des droits que nous ne devons pas négliger, l'amour ou l'amitié étant les dons les plus précieux que nous puissions recevoir des créatures. Donc, enfants, vous prierez pour vos pères et mères ; époux, vous prierez l'un pour l'autre ; amis, vous prierez les uns pour les autres ; et si vous avez un ou plusieurs bienfaiteurs, vous ne manquerez pas de porter leur souvenir devant Dieu.

Chrétiens, nous avons une autre obligation, celle de prier pour nos ennemis. Notre-Seigneur

[1] Origène, *Traité sur la prière*.

nous en a donné l'ordre : « *Diligite inimicos vestros.* Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent ; faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous persécutent. Ainsi vous serez les fils de votre Père qui est dans les cieux ; de ce Père qui fait lever son soleil sur les méchants comme sur les bons, et fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes. » (Math., v, 44).

Vous le voyez, le commandement est formel. Vous vous étonnez et vous dites : « Quoi ? je dois prier pour cet homme qui m'a fait un tort irréparable, qui me hait, ou que je me sens porté à haïr ? » — Oui, vous le devez ; vous devez prier pour qu'il rentre dans la justice et que Dieu lui pardonne ses fautes, parce qu'il est votre prochain, quoi qu'il ait fait.

Quoi ? je dois prier pour cette femme dont la langue de vipère attaque mon honneur et me livre au mépris public ? — Oui, vous le devez. Vous devez penser d'abord qu'elle n'est peut-être pas très responsable, et ensuite prier pour que Dieu lui pardonne ses fautes, parce qu'elle est votre prochain, si injuste et mauvaise qu'elle soit.

Quoi ? je dois prier pour les ennemis de la France, moi ancien soldat de la Grande Guerre, dont ils ont tué les camarades, qu'ils ont blessé, et qu'ils ont condamné à un vrai martyre pendant quatre ans ? Moi dont ils ont abattu la maison, pillé les biens, rasé la ville ? Moi dont ils ont fait un malheureux orphelin ? Moi dont ils ont violenté la femme et dont ils ont emmené les filles en esclavage ? Je dois prier pour ce peuple abominable ? — Oui, tout en te défiant de lui, oui, chrétien, tu le dois. Tu dois prier pour qu'il devienne juste et loyal, pour qu'il abandonne ses idées de vaincu qui veut sa revanche, pour que, peuple enfin pacifique, il ne soit plus la bête sauvage qui ne rêve que conquête, sang et destructions. Tu le dois, parce que ton ennemi lui-même, malgré ses torts, malgré ses crimes, malgré tout, est et demeure ton prochain !

Cette doctrine paraît dure ; elle est humaine et divine à la fois ; c'est la doctrine du divin Maître : « Priez, nous commande-t-il, pour ceux qui vous persécutent et vous font du mal. *Orate pro persequentibus et calumniantibus vos.* » Il nous faut donc prier pour nos ennemis.

N'oublions pas, d'autre part, que nous sommes des êtres sociaux. Nous appartenons à une famille : prions pour notre famille. Nous appartenons à une paroisse et à une commune : prions pour notre paroisse et notre commune. Nous appartenons à un diocèse et à un département : prions pour notre diocèse et notre département. Nous appartenons à une patrie : prions pour notre patrie. Dans tous ces organismes, il y a des gouvernants et des gouvernés, des chefs et des sujets, des supérieurs et des inférieurs : prions pour les uns et les autres. Enfin, nous sommes citoyens du monde : embrassons le monde dans notre prière. C'est là le précepte de S. Paul : « Je vous en conjure, écrit-il à son disciple Timothée, qu'il soit fait dans votre église des demandes et des actions de grâces, des prières, des supplications pour tous les hommes, pour les chefs et pour tous ceux qui occupent de hautes fonctions. » (I Tim., II, 1).

Cette recommandation de l'Apôtre fut toujours suivie. Dès le commencement de l'Eglise, les fidèles, dans leurs assemblées et individuellement, sur l'ordre de leurs pontifes, priaient pour « les rois, les princes, les puissances, pour leurs persécuteurs et les ennemis de la croix, » pour les voyageurs, les soldats [1], pour les infidèles [2]. Depuis, jusqu'à nos jours, cette vaste prière a toujours jailli du cœur de l'Eglise.

Enfin il nous faut prier pour les morts. On a toujours prié pour eux dans l'Eglise catholique. Tous les ans, aux premiers siècles, les fidèles faisaient des oblations pour les défunts comme pour les martyrs, demandant pour eux le rafraîchissement et la participation à la résurrection future [3]. Ils faisaient à Dieu une sainte violence dans l'espoir d'être exaucés [4]. Les princes ordonnaient qu'on les enterrât dans les églises, dans l'espérance de participer après leur mort aux prières qui s'y feraient et, en particulier, au sacrifice mystique et aux supplications des fidèles.

Dans les assemblées chrétiennes, d'après une tradition apostolique, un diacre élevait la voix et disait : « Prions pour ceux qui sont morts en Jésus-Christ et pour ceux qui célèbrent leur mémoire. » On croyait fermement, par ces prières, obtenir pour les défunts une entière réconciliation.

Nous continuons et nous continuerons, m. f., cette juste et touchante tradition reçue de nos ancêtres dans la foi et recommandée par l'Eglise. Nous prierons en particulier et solitairement pour ces pauvres défunts dont la plupart sont indignement oubliés par leur famille ; nous prierons surtout pour ceux qui nous furent chers pendant leur vie et auxquels nous ne pouvons penser sans attendrissement.

Vous ferez plus : vous appellerez au secours de ces âmes bien-aimées les supplications de l'Eglise. La meilleure des prières pour les défunts, c'est la messe. « Les anges mêmes se prosternent devant le Seigneur pendant la célébration des saints Mystères, dit un grand orateur qui fut un grand saint. Ils lui présentent son corps, et ils le prient pour la nature humaine, comme s'ils disaient : Nous vous prions pour ceux que vous avez aimés jusqu'à donner pour eux votre vie ; nous vous supplions pour ceux que vous avez rachetés de votre sang [5]. » Sans doute nos prières ne sauveront pas ceux qui sont sauvés ; mais ceux qui sont sortis de ce monde sans avoir expié toutes leurs fautes, qui ont besoin d'être purifiés par les flammes du Purgatoire, ceux-là seront délivrés

[1] S. Polycarpe, *Aux Philippiens*
[2] S. Basile, S. Augustin
[3] Tertullien. *Lib. de Monog.*
[4] Arnobe, *lib. II.*
[5] S. Jean Chrysostome, *De l'incompréhensible nature de Dieu.*

avant le temps par les oblations de l'Hostie salutaire [1].

J'achève cet entretien, m. f., et pour conclure je vous citerai ce passage du catéchisme romain, qui résume tout ce que je viens de vous dire, peut-être un peu longuement : « Il faut prier, enseigne-t-il, pour tous les hommes, sans en exclure les ennemis, ni les étrangers, ni les infidèles, car l'ennemi, l'étranger, les infidèles sont également notre prochain, notre prochain que nous avons le devoir d'aimer d'après l'ordre de Dieu. L'obligation de les aimer entraîne l'obligation de prier pour eux. »

Magnifique doctrine qui consacre la solidarité humaine et qui dépasse les frontières mêmes de ce monde, car ceux qui ont quitté cette terre, étant de notre race, restent notre prochain, et comme tels, ont droit aussi à nos prières.

Ce programme, nous le remplirons, et pour le mieux remplir, nous nous ferons, avec la grâce de Dieu, des cœurs attentifs à tous les besoins des âmes, et grands comme le monde. Ainsi soit-il.

IX

LES EFFETS DE LA PRIÈRE

Mes frères,

Je vous ai dit l'objet de la prière et je vous ai montré quelles en devaient être les qualités essentielles. Mon but, ce soir, est de vous en énumérer et dépeindre les effets. La religion est un pont jeté sur l'immense abîme qui sépare le temps de l'éternité, l'infini du fini, Dieu de l'homme ; la prière les y fait se rencontrer, car, grâce à elle, l'homme monte vers Dieu qui, à cet appel, descend vers l'homme. La créature implore, et Dieu accorde. Et c'est là l'effet général de la prière.

Vous trouverez dans l'Ancien Testament des textes qui, dans la bouche de Dieu, sont de véritables engagements : « Invoque-moi au jour de la tribulation, je t'en délivrerai, et tu me béniras. » (Ps. XLIX, 15). — « Avant ton cri vers moi, je l'exaucerai, et vous n'aurez pas formulé votre prière que je l'aurai entendue. » (Is., LXV, 24). Paroles admirables ; admirable preuve de l'empressement de Dieu à nous entendre et de la sûre efficacité de la prière.

Notre-Seigneur, du reste, à son tour l'a affirmé : la prière n'est jamais stérile. Vous vous souvenez des paroles encourageantes : « Demandez et vous recevrez ; cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira. » (Luc, XI, 9-10). Donc toutes les fois que nous demanderons, si nous demandons bien, toutes les fois que nous chercherons, si nous cherchons bien, toutes les fois que nous frapperons, si nous frappons bien, — la parole de Jésus nous en est garante, — nous recevrons une réponse et des grâces nous seront accordées.

Si la prière n'est pas stérile et si elle produit des effets certains, quels sont ces effets ? C'est là ce que je m'apprête à vous enseigner maintenant.

[1] S. Bède, *Passion*.

Ces effets sont nombreux et nous les connaissons bien, nous qui prions chaque jour et plusieurs fois par jour.

La prière, d'abord, *donne satisfaction* à notre *instinct* naturel, à notre *raison* et à notre *foi ;* — elle nous *calme* et nous *apaise ;* — elle nous *console ;* — elle nous *obtient les grâces* de Dieu nécessaires à la vie et au salut de notre âme ; — elle est *bienfaisante* à l'homme et à l'humanité.

Quelques mots sur chacune de ces idées vous rappelleront ce qu'il vous importe de ne pas oublier.

I. — La prière, d'abord, donne satisfaction à notre instinct naturel, à notre raison et à notre foi, et ce n'est pas là le moindre de ses bienfaits.

On a défini l'homme : « un animal religieux, » et cette définition est juste Animal par son corps, l'homme se distingue de toute la création par cet instinct qui le porte à adorer et à prier. Depuis qu'il y a des hommes sur la terre, et dans tous les pays qu'ils ont habités, ils ont laissé des traces de cet instinct naturel, j'allais dire congénital. Aux profondeurs des antres qui furent leur refuge aux temps préhistoriques, on trouve la trace de leur sens religieux dans la poussière de leurs tombeaux ou sur les parois de leurs sombres demeures. Plus tard, ce sont des hypogées et des temples ; aujourd'hui ce sont les églises, les cathédrales, les mosquées, les pagodes, et tant de signes qui clament aux yeux et à l'esprit l'invincible tendance que je signale.

S'ajoutant à son irrésistible poussée, la raison appuie l'instinct et le confirme de ses lumières. La raison nous dit qu'il y a une cause première du monde, un être intelligent, sage, bon, qui l'a créé et qui le conserve, un Maître suprême dont tout dépend, nous comme le reste, et donc que cet Etre suprême que nous appelons Dieu, nous devons l'adorer, le respecter, l'aimer, lui être soumis.

Enfin la foi, dans une lumière plus vive encore, quoique non définitive, nous montre Dieu dans cette grandeur et ces mystères dont l'obscurité ne se dissipera complètement que dans le ciel.

L'instinct, la raison, la foi demandent, exigent donc la satisfaction de leurs aspirations invincibles, et cette satisfaction, c'est la prière qui la donne. Priez, vous obéissez à l'inclination de votre nature d'homme ; priez, vous contentez votre raison, qui voit dans la prière le premier des devoirs de l'être raisonnable ; priez, vous remplissez une obligation dictée par votre croyance. Votre conscience alors est en paix votre cœur qui s'est mis en contact avec Dieu est réjoui ; il en résulte un bonheur secret et profond que, seules, connaissent les âmes fidèles...

La prière est, en second lieu, un apaisement.

II. — Il est bon de prier à cause des heureux effets de la prière. Certaines gens se moquent des hommes qui vont dans les églises, qui s'y mettent

à genoux, qui laissent leurs affaires pour rester dans une stalle, sur une chaise ou un prie-Dieu, quelquefois pendant une heure. Je ne voudrais pas contrister ces gens, à supposer qu'il s'en trouve ici, mais j'oserais dire cependant que ces moqueurs sont des sots. Ils ne voient pas que cette halte au milieu de cette vie fiévreuse qu'est la vie moderne, est une pause heureuse, un repos pour l'esprit, une occasion de réflexion utile au premier chef, un calmant.

Oui, un repos pour l'esprit, car c'est d'abord pour lui, si vous me permettez cette expression, un changement d'air. Du matin au soir, à quoi pensez-vous ? A votre travail, à vos soucis, à vos intérêts, à vos responsabilités, au monde, à votre avenir, à l'avenir de ceux qui vous sont chers, à vos déboires, à vos rancunes, à vos passions. Ce qu'il passe d'idées et de sentiments souvent contradictoires dans un cerveau humain, c'est prodigieux. Ces idées et ces sentiments apparaissent, s'affirment, se bousculent, disparaissent pour faire place à d'autres idées et à d'autres sentiments, toujours et sans fin. Notre cerveau est comme une rue de grande ville, dont l'agitation donne le vertige. Vous voulez prier : vous écartez tous ces passants qui vous obsèdent ; vous êtes seul avec vous-mêmes, loin du bruit que font les autres hommes, dans une autre atmosphère plus calme, parce que plus élevée ; vous n'appartenez plus au monde, à ce milieu assourdissant et étouffant ; vous respirez !

La prière est, de plus, une occasion de réflexion. Elle ne se conçoit pas, en effet, sans ce recueillement qui laisse à l'âme la faculté et le temps de se reconnaître, de discuter avec elle-même, de contrôler ses idées et ses actes. Moyen de se connaître soi-même, de savoir qui l'on est, où l'on va, où l'on en est, de régler les mouvements désordonnés dont nous avons tant de peine à nous rendre maîtres, et par là, autre genre d'apaisement, elle nous rend la stabilité de l'équilibre.

La prière nous apaise encore à un autre point de vue. Ce n'est pas toujours le calme dans notre âme. Bien des causes peuvent surgir à chaque instant qui la viennent troubler. Ce sont des pensées ou des désirs qui l'agitent ; ce sont des déceptions qui l'aigrissent ; ce sont des contradictions qui l'irritent ; ce sont des préoccupations qui l'étourdissent ou la bouleversent ; ce sont des regrets qui la tourmentent ; ce sont des remords qui la brûlent.

Le plus grand des troubles que puisse subir une âme délicate, c'est la tentation qui s'attaque à la partie la plus fragile de notre être, à cette chair que l'Apôtre appelle « une chair de péché. » L'ennemi remplit de désirs et de pensées inavouables les vases d'argile que nous sommes ; il nous tire en bas, il nous bouscule pour nous faire tomber. Orages intimes souvent redoutables, dont la violence nous trouve désarmés et qui nous perdront si nous ne sommes pas secourus. Mais nous avons sous la main un secours tout prêt, c'est la prière. Dieu n'est jamais loin de nous. Sa Mère a toujours les yeux tournés vers ses enfants de la terre, ses bras tendus vers eux ; surtout l'Eucharistie demeure to jours au tabernacle. Nous n'avons qu'à appeler. Menaces et périls s'éloigneront comme un orage chassé par le vent, et il nous restera l'exaltante joie d'avoir remporté la victoire.

S. Grégoire de Nysse énumère les bienfaits de la prière : « Elle maintient, nous dit-il, la pureté; elle modère la colère ; elle réprime l'orgueil ; elle efface le souvenir des injures ; elle éteint l'envie; elle détruit l'injustice et ravive la piété. » Et il ajoute : « Elle est l'appui des lois, le sceau de la virginité, le gage de la fidélité dans le mariage. » C'est dire qu'elle écarte de nous toutes les causes de trouble.

Ainsi la prière, en nous élevant au-dessus de nous-mêmes et du monde, nous apaise. Elle est pour nous comme un refuge sur la montagne, au-dessus des doutes, des sollicitudes et des soucis d'en-bas. Tout, de là-haut, semble petit et vain. On est dans une région qui domine les tempêtes, loin des misères et des étroitesses qui affligent la plaine.

Ce n'est pas tout encore.

III. — Nous le savons tous, — je m'adresse ici à ceux d'entre vous qui, un jour ou l'autre, se sont sentis malheureux, — il y a, dans la vie, des circonstances où l'on souffre tant que personne au monde n'est capable de nous consoler. Il y a telles et telles difficultés d'où personne au monde ne peut nous tirer. Nous en avons un sentiment clair comme l'évidence : il n'y a point de secours ni, à plus forte raison, de salut pour nous sur la terre ! C'est alors que notre âme, notre cœur, notre être tout entier cherchent un appui ou un refuge, — comme un pauvre animal traqué qui ne peut se sauver qu'en s'élançant vers quelque cime, ou comme un avion qui ne peut éviter la chute qu'en survolant les nuages et la tempête, — tournent instinctivement les yeux vers le ciel et demandent aide et réconfort à Celui qui, seul, est assez puissant pour écarter les périls et commander aux événements. Là, le malheureux a trouvé l'abri que réclamait son instinct de conservation. Et la prière a produit son effet bienfaisant.

La prière nous console. Si les troubles qui agitent notre vie sont nombreux, les peines qui la désolent sont fréquentes aussi. Elles nous viennent de partout, de tous et de tout. Alors même que nous n'avons pas une de ces natures de sensitive que tout blesse et fait souffrir, que d'occasions de contrariété, de chagrin, de soucis, d'affliction et de tribulations dans notre existence ! Que font et deviennent, dans ces diverses épreuves, ceux qui n'ont aucune foi ? Je l'ignore, et j'avoue que je ne le conçois pas. Que peut bien devenir une âme d'homme ou de femme que l'affliction écrase et qui n'a pas d'abri où aller se cacher et soigner

ses blessures ? L'âme qui prie trouve dans sa prière le baume de tous les maux humains.

La prière aide le pauvre à supporter sa pauvreté, épreuve dont ceux-là seuls qui l'ont soufferte savent la dureté parfois tragique. Elle l'apaise ; elle arrête dans son cœur et sur ses lèvres les revendications et les paroles de révolte et de blasphème. Voyez ces malheureux dont les regards ne se lèvent jamais vers le ciel, dont les genoux ne fléchissent jamais, dont la pensée sans ailes n'a jamais aucun élan vers Dieu. Quelle vie est la leur, sinon une vie de bêtes de somme prêtes, à la première révolution, à se changer en bêtes fauves ?

Elle aide le malade et l'infirme à supporter ses disgrâces. Nous voyons souvent, à notre époque, des désespérés rejeter le fardeau d'une vie devenue à charge et la fuir par un crime. Vos journaux vous informent chaque jour que, dans votre village ou votre ville, quelque malheureux s'est jeté à l'eau, s'est asphyxié, s'est jeté par la fenêtre, s'est donné un coup de révolver ou de fusil. Ces infortunés sont des gens qui ne prient pas. Leurs souffrances fussent-elles cent fois plus cruelles, s'ils priaient, si seulement ils regardaient et comprenaient le crucifix, ils ne se tueraient pas ; ils attendraient que l'heure de Dieu sonne et que la mort naturelle les délivre.

Il n'est pas de maux ni de malheurs auxquels la prière n'apporte un remède, c'est quelque chose ; et cependant elle a des effets d'un ordre encore plus élevé. Elle nous fait obtenir les biens surnaturels nécessaires à la vie et au salut de notre âme.

IV. — C'est encore Notre-Seigneur qui nous le dit : « Dieu vous écoutera toujours. Si vous, qui êtes mauvais, vous ne refusez pas à vos enfants les biens qui leur sont nécessaires, combien plus votre Père céleste accordera-t-il son Saint-Esprit à ceux qui le lui demanderont ! » (Luc, xi, 13). Le Père céleste accordera le Saint-Esprit à ceux qui le lui demanderont dans la prière, qu'est-ce à dire ? C'est-à-dire, m. f., qu'il vous accordera les dons de cet Esprit divin : la sagesse, l'intelligence, le conseil, la force, la science, la piété et la crainte de Dieu. La sagesse, c'est-à-dire la connaissance de la fin pour laquelle nous avons été créés et les moyens aptes à l'atteindre. L'intelligence, c'est-à-dire ce coup d'œil lumineux et rapide de l'esprit qui nous fait voir la vérité et le bien, et les distingue de l'erreur et du mal. Le conseil, c'est-à-dire la faculté de se replier sur nous-mêmes et de consulter Dieu dans notre cœur. La science, c'est-à-dire la lumière du salut dans la connaissance de Jésus qui est la Voie, la Vérité et la Vie. La piété, c'est-à-dire le respect et l'amour de Dieu. La crainte de Dieu, c'est-à-dire ce tremblement de l'amour qui redoute d'offenser ce qu'il aime. L'Esprit-Saint, avec tous ses dons, établit en nous sa demeure, il devient notre guide, notre flambeau, l'âme de notre âme. C'est là le plus magnifique effet de la prière. Elle en produit cependant encore un autre, bien beau aussi, et plus large parce qu'il n'a plus pour théâtre l'âme individuelle, mais la société et le monde même.

V. — La prière exerce une action sur le monde. Un grand publiciste catholique a écrit : « Nous ne connaissons pas la force de la prière, cette puissance de l'homme sur la puissance de Dieu. La prière se forme dans un humble cœur, elle monte au ciel et les orages s'éloignent. Par la prière, les plus justes alarmes des fidèles et les plus sages calculs des impies sont également trompés. » Le fait est que nous ne pensons pas assez à utiliser cette force surnaturelle, cet empire que Dieu nous a donné sur son cœur. Que de désastres ont été épargnés au monde, que de grâces de salut ont été accordées aux peuples par l'effet des supplications des saintes âmes qui prient dans l'Eglise ! N'a-t-on pas dit que « les couvents sont les paratonnerres de la société » ?

Un personnage de Benson, à genoux dans une chapelle, voit devant lui une humble religieuse abîmée dans la prière. Il se demande si vraiment cette jeune femme agenouillée, et dont la vie n'est qu'une supplication continuelle de jour et de nuit, est utile au monde. Il réfléchit, et à la fin il comprend. Il la compare à un homme d'affaires, assis immobile à son bureau, d'où sa pensée et son action rayonnent jusqu'aux confins de la planète. Il reconnait qu'il y a là un foyer dynamique d'où s'échappent des énergies. J'avais conscience, dit-il, que cette figure de la religieuse était agenouillée au centre d'un univers de réalités et de forces, où chaque mouvement de son cœur et de ses lèvres décidait du sort des destinées humaines pour l'éternité. Du calme muet de cette chapelle se dégageaient des rayons de puissance spirituelle qui allaient retentir à des distances infinies, avec une profusion et une force incommensurables. Des âmes bondissaient de joie, aussitôt que la volonté tendue de cette figure parvenait jusqu'à elles. D'autres âmes qui à ce moment même se séparaient de leur corps, étaient soulevées par les rayons de cette volonté et s'en allaient tomber, haletantes mais sauves, aux pieds du Rédempteur, sur le seuil de la vie immortelle [1].

C'est la foi de l'Eglise que la prière est en elle-même une force, et ce tableau d'un grand romancier anglais n'en est que le poétique commentaire.

Elle a encore un effet sur le monde par l'espèce d'entraînement qu'elle provoque.

Ceux qui prient, j'entends ceux qui prient comme il faut prier, constituent une élite dont les vertus rayonnent autour d'eux. D'un côté, ils donnent l'exemple de la fidélité à un culte nécessaire ; de l'autre, ils font plus : ils portent au bien, par le spectacle de leur vie, le milieu où ils passent leurs jours. Ils sont vraiment « le sel de la terre et la lumière du monde. » Et en vérité, ce

[1] Benson, *La lumière invisible.*

pauvre monde, ce sont eux qui le sauvent ; car sans eux, il sombrerait dans toutes les folies de l'erreur et de la plus effroyable corruption.

Etes-vous convaincus maintenant, m. f., de la fécondité de la prière ?

Deux mots pour finir.

J'ai tenté de vous dépeindre les effets ou les bienfaits de la prière, et je suis sûr que je ne vous ai pas dit même la moitié de ce que j'aurais voulu et dû vous dire. C'est que ces effets sont aussi nombreux que peuvent l'être les demandes des âmes, aussi nombreux que nos besoins, nos désirs et nos douleurs. Cette efficacité universelle, les hommes, dans tous les temps et dans tous les pays, l'ont sentie, et c'est pourquoi ils ont prié et prient encore. Comprenez cette vérité, m. f., et secouez une indifférence peut être trop habituelle.

Comme on l'a dit dans un langage tout moderne, la prière est *dynamique*, c'est-à-dire qu'elle est source de force morale et physique. Les médecins eux-mêmes l'ont reconnu et il en est parmi eux qui la recommandent comme moyen d'apaisement, de restauration et de régénération. C'est que la prière appelle Dieu, nous unit à lui et par là met à notre disposition quelque chose de sa puissance.

Nous userons de cette puissance que le Tout-Puissant nous a donnée sur son Cœur, et soyons sûrs que, en toutes circonstances, nous n'aurons qu'à nous en féliciter, toute grâce et tout bienfait nous venant d'en-haut, comme il est écrit. Ainsi soit-il.

SUJETS DE CIRCONSTANCE

SERMON EN FAVEUR DE L'ÉTABLISSEMENT D'UN PATRONAGE DE JEUNES GENS

Mes frères,

Permettez-moi de vous demander pourquoi vous êtes venus, en si grand nombre, dans cette église qui peut-être ne vous voit pas accourir avec autant d'empressement aux offices solennels du dimanche. Etes-vous venus ici pour chercher une jouissance artistique ? pour entendre cet orchestre dont les premiers accords viennent de nous charmer ? pour vous délecter aux accords de ces voix harmonieuses qui chantent sainte Jeanne d'Arc et la Patrie, la Vierge Immaculée et le divin Enfant de la Crèche ? Ressaisis tout à coup par l'instinctif besoin de la prière, dans ce siècle où l'on ne prie plus, êtes-vous venus pour prier Dieu dans son temple ? Ou bien est-ce l'attrait d'une parole nouvelle, toute vibrante, « d'une chaude et communicative éloquence », comme on vous l'a promis un peu imprudemment, qui vous a amenés sous ces voûtes étonnées d'une telle assistance ?

M. f., je ne crois pas me tromper : vous êtes venus pour tout cela, — et je ne vous en blâmerai pas, car la musique élève l'âme, la prière est un besoin sacré, et il y a enfin des curiosités légitimes, — mais vous êtes venus pour autre chose encore. Pour quoi ? pour applaudir l'heureuse idée que le pasteur de cette paroisse vient de mettre en avant ; pour l'aider dans son projet, non seulement de vos sympathies, — ce serait par trop platonique, — mais aussi de vos deniers et lui donner enfin, en même temps que votre concours moral le plus décidé, votre concours matériel le plus large. Voilà pourquoi vous êtes venus !

Parlons donc, puisqu'il en est ainsi, de cette œuvre dont l'établissement est l'objet de cette réunion extraordinaire.

Quelle est cette œuvre ? — Est-elle opportune et utile ? — Quelles ressources avons-nous pour la fonder ?

Je me contenterai de répondre à ces trois questions qui se présentent naturellement à l'esprit. Je le ferai avec simplicité, mais avec une sincérité absolue et une conviction entière, et cette conviction, Dieu voudra, — du moins je l'espère, — que ma parole la fasse entrer aussi dans vos âmes pour le plus triomphant succès de la cause dont une trop grande indulgence m'a fait l'avocat.

I

Quand un prêtre, m. f., est envoyé par son évêque dans une paroisse, petite ou grande, son premier soin est d'étudier le terrain qui lui est assigné par la Providence pour l'exercice de son zèle. Etude palpitante au premier chef. De quoi s'agit-il en effet ? D'intérêts personnels ? Non certes. D'intérêts politiques ? Jamais. D'intérêts patriotiques ? Oui, à certains égards, car tout ce qui touche à la Religion touche à la Patrie, et la Patrie est prospère quand la Religion est prospère. C'est ce que notre génération a trop oublié. Pourtant il s'agit ici de quelque chose de plus haut et de plus sacré encore : il s'agit des intérêts éternels des âmes, des âmes créées par Dieu, rachetées par Jésus-Christ au prix de la douleur, du sang et de la mort, des âmes que le bien et le mal se disputent et dont il faut assurer le salut. Voilà ce dont il s'agit. Aussi quelles angoisses dans ce cœur de prêtre ! Il regarde, il interroge, il réfléchit, il prie. Y a-t-il quelque chose à faire, mon Dieu ? Quels moyens emploiera-t-il ? Réussira-t-il ? Echouera-t-il ?... Et c'est là un terrible problème qui ne lui laisse pas un moment de repos, s'il est vraiment prêtre et si, comme son Maître Jésus-Christ, il a vraiment la passion du salut des âmes.

Eh bien ! cet angoissant problème, M. le Doyen se l'est posé dès son arrivée parmi vous. Du premier coup, il a vu qu'il avait affaire à une population en grande partie restée chrétienne, pleine de bonne volonté sinon pleine d'élan ; il a vu que les catéchismes étaient fidèlement suivis ; il a vu qu'il existait pour les jeunes filles une œuvre de persévérance dès longtemps florissante, mais il a vu aussi qu'il n'existait rien de semblable pour les jeunes gens et que ces pauvres enfants, abandonnés à eux-mêmes, ne tardaient guère, hélas !

à oublier les principes de leur éducation chrétienne.

Il a vu cela et il s'est dit : « Voilà l'œuvre que le bien des âmes réclame ; je fonderai un Patronage ! »

C'est là, Monsieur le Doyen, une idée vraiment sacerdotale, et il n'y a pas un chrétien, que dis-je ? il n'y a pas un homme intelligent qui ne vous félicite de votre initiative. Un patronage, qu'est-ce à dire, en effet ? C'est une maison qui sera la maison des jeunes gens, une maison où ils pourront passer, sans danger pour leurs mœurs et pour leur bourse, les heures et les jours de repos ; une maison où ils trouveront des plaisirs honnêtes, une maison où ils s'instruiront grâce aux discours et aux conférences populaires, une maison où ils n'entendront que de bonnes paroles et ne verront que de bons exemples, une maison où ils ne recevront que de bons conseils, une maison où ils ne rencontreront que de bons et vrais amis, une maison où ils seront toujours accueillis à bras ouverts, une maison où ils seront constamment en rapport avec le prêtre, une maison enfin qui sera l'aimable asile de leur foi et de leur vertu si jeune et partant si fragile. Est-ce tout ? Non. Cette maison sera aussi la maison du pays. A certains jours, tous les habitants de cette ville seront invités à quelqu'une de ces séances dramatiques qui laissent dans l'esprit des heureux auditeurs de si charmants souvenirs. Les parents auront la fierté de voir leurs enfants sur la scène jouer quelque rôle brillant, — rôle de prince ou de héros, — l'obligation d'étudier leur rôle les forcera à cultiver leur mémoire, et cette simple étude augmentera leur petit bagage intellectuel.

Enfin, ils trouveront là les exercices du corps recommandés aujourd'hui, et qui sont nécessaires à la reconstitution d'une race qui s'affaiblit physiquement.

Voilà donc l'œuvre que nous rêvons : une œuvre qui aide les jeunes gens à conserver la foi et les pratiques chrétiennes, une œuvre qui soit une sauvegarde pour leurs mœurs, une œuvre qui achève leur culture intellectuelle, une œuvre qui contribue à leur développement physique même. Est-ce là un projet assez beau et assez fécond ?

— En effet, me direz-vous, voilà un beau projet ; mais est-ce donc chose si pressée de le mettre à exécution ? Est-ce opportun ? Est-ce utile ?

Je vais vous répondre.

II

Pour douter qu'une œuvre de sauvegarde pour les jeunes gens soit opportune et utile, — ici comme partout, — il faudrait ignorer ce qu'est la jeunesse en elle-même et ce qu'est la jeunesse du temps où nous vivons.

La jeunesse, en elle-même, est ce qu'il y a de plus séduisant, mais aussi ce qu'il y a au monde de plus fragile. Un jeune homme, c'est la promesse d'un homme, c'est un homme en fleurs ; il a pour nous tous les charmes de l'espérance et de l'avenir. Que je vous amène un jeune homme modeste, poli, délicat, réservé, sain de corps et d'âme, — il n'est pas nécessaire qu'il soit beau, — vous serez charmés. Vous l'aimerez malgré vous, tout simplement parce qu'il est jeune et parce qu'il est bon. Mais qu'on le rencontre rarement, ce jeune homme ! Ah ! c'est que son âge, qui est un âge de formation, en somme, est pour lui une époque terriblement critique. Son esprit est plein de rêves, son corps est plein de sève, son âme est pleine de désirs et d'orages ! Il faut s'être occupé de la jeunesse pour savoir cela. Voilà huit ans que je m'occupe d'elle, et je ne sais encore ce qu'il y a en elle de plus étonnant, de sa bonne volonté ou de sa faiblesse.

J'en conclus qu'à tous les jeunes gens, comme à tous les jeunes arbres, il faut des tuteurs.

Mais si j'observe la jeunesse d'aujourd'hui, combien cette nécessité m'apparaît plus pressante encore !

Regardez autour de vous, lisez les journaux, et voyez ce que deviennent les jeunes gens élevés dans l'oubli de Dieu et dans le mépris de nos croyances traditionnelles. Il semble qu'ils deviennent la proie de tous les vices. Les penseurs effrayés se demandent avec anxiété ce que sera la France dans vingt ans, quand les jeunes gens d'aujourd'hui seront devenus des hommes. Vous avez déjà peut-être vu, dans une station hippique, ces jeunes chevaux indomptés qui bondissent, crinière au vent, impatients des barrières, l'œil fixé sur les plaines libres où ils rêvent de s'ébattre. Tels sont nos jeunes gens, et plus avides encore d'indépendance. On leur a ravi la foi par un crime inouï dans les annales de l'Histoire ; la conséquence, nous l'avons sous les yeux.

Est-ce que j'exagère ? Ouvrez n'importe quel journal ; ce journal vous le dira, car il ne se passe pas un seul jour où il ne raconte plusieurs de ces faits désolants, — vols, assassinats, suicides, — qui montrent l'augmentation toujours progressive de la criminalité dans la jeunesse de notre temps, et, dans cet affaissement moral des jeunes générations, un péril plus redoutable pour notre pays que la crise économique, la cherté de la vie, le sabotage de la plus belle victoire qui ait jamais grandi un peuple et étonné le monde. Pauvre, un peuple peut encore vivre : « Plaie d'argent n'est pas mortelle ; » corrompu, il est voué à la mort et à la disparition.

Quel est le remède ? Je n'en connais pas d'autre, — et tous les hommes sérieux sont d'accord sur ce point, — je n'en connais pas d'autre qu'un sincère et puissant retour vers la religion. Il faut réparer le mal que d'imprudents fanatiques ont fait à la jeunesse. Il faut lui rendre, à cette jeunesse, la foi, l'honneur, le sentiment élevé de ses devoirs, la crainte de Dieu par-dessus tout ; donc rien n'est plus opportun, rien n'est plus utile, rien n'est plus nécessaire même, je ne dis pas seulement au point de vue de la Religion, mais surtout au point de vue de l'avenir du pays, que la fondation d'œuvres semblables à celle que j'ai l'honneur de recommander à votre protection généreuse...